

Porte-Parole

Épisode 10 - Sophie Lorain : porte-parole de l'Hôpital Charles-LeMoyne

[Jean-Marie] Salut, ici Jean-Marie Lapointe, bienvenue à Porte-parole sur les ondes de Canal M. C'est quoi le but de notre émission ? Nous on veut vous toucher, vous inspirer, vous partagez la démarche personnelle et intime de notre invité, vous faire découvrir le sens de sa vie et aussi du but de son existence à travers son rôle de porte-parole. Le grand Victor Frankl disait que l'important ce n'est pas ce que nous attendons de la vie, mais ce que nous apportons à la vie. Au lieu de se demander si la vie a un sens, il faut plutôt s'imaginer que c'est à nous de donner un sens à la vie à chaque jour et à chaque heure. Et on va parler de ça avec Sophie Lorain. Merci d'être là.

[Sophie] Merci de m'avoir invitée Jean-Marie.

[Jean-Marie] C'est un cadeau de m'offrir ce temps-là avec toi parce que ce métier-là qu'on a, on est tous les deux des filles de, des fils de. Puis on chemine depuis plusieurs années en parallèle, mais de temps en temps quand on se croise, on a partagé des plateaux de temps en temps ensemble, il y a toujours un petit instinct de complicité, de chimie et je le dis et je me lance des fleurs, mais en même temps d'admiration mutuelle parce que je sais que tu me l'a déjà dit puis c'est réciproque. C'est le fun de pouvoir partager une heure ensemble où là on se dit : « On va parler de quoi ? On va parler de la vie, on va parler d'un engagement qui est important pour toi. » Plein d'engagements, mais pourquoi toi tu as décidé d'être porte-parole, on va nommer la cause après, mais avec tout l'horaire que tu as, toutes tes responsabilités, pourquoi tu as décidé de t'engager ?

[Sophie] En fait, m'engager, c'est un bien grand mot parce que j'ai cette responsabilité-là, mais je ne la porte pas avec un poids sur mes épaules. Dans le sens premièrement, dans cette fondation-là on est six porte-paroles, il y en a un qui est décédé, je ne crois pas qu'il a été remplacé, c'était Michel Louvain. Puis on était plusieurs porte-paroles pour plusieurs raisons, mais ce qui était intéressant, c'est que cet hôpital-là parce que c'est l'Hôpital Charles-LeMoyne pour ne pas le nommer, avait décidé de faire une campagne de financement avec plusieurs porte-

paroles et de donner, et là j'espère que je ne me tromperai pas, mais il te donnait la parole, la fondation donnait la parole aux départements, aux différents départements de l'hôpital pour que les départements en question choisissent un ou une porte-parole. Et donc d'où l'idée d'avoir plusieurs porte-paroles. Et pour ce qui est du département de l'urgence de la fondation, c'est eux qui avaient soumis ma candidature et j'ai été approchée par ce biais-là pour représenter l'urgence.

[Jean-Marie] Suite à ? Suite à la série ?

[Sophie] Suite à « Béatrice » en fait, suite à la série « Au secours de Béatrice » où je jouais une urgentologue. Tu le sais, tu es dans le métier, c'est souvent comme ça, ce qu'on représente momentanément à la télé fait souvent réfléchir les gens qui sont à la recherche de porte-parole en se disant : « Ah ben tiens, ça pourrait être ça. » Et je me souviens, j'ai aussi aidé une fondation qui venait en aide aux aidants naturels à l'hôpital Notre-Dame où j'ai servi de porte-parole là aussi à la semaine des aidants naturels, semaines ou mois, en tout cas. Et donc j'ai accepté ce poste-là pour aussi une raison bien précise parce qu'il est arrivé quelque chose entre-temps que je vais te raconter et qui m'a beaucoup touché, c'est-à-dire, la fondation quand le département de l'urgence me choisit, la jeune fille qui s'était occupée de cumuler les noms que les gens voulaient à l'urgence, avaient donné et tout ça, la fille, elle était infirmière en chef je crois, au triage de l'urgence et c'était la fille d'un comptable de production donc de cinéma, de télévision, très connu dans notre milieu. Et Serge m'avait contacté en me disant : « Écoute, voici je te donne dans le détail, ils cherchent des porte-paroles, ma fille a soumis ton nom, est-ce que tu accepterais ? » Puis j'ai fait : « Avec plaisir, ça va me faire plaisir. » Et donc c'était juste un petit peu avant Noël à cette époque-là et à un moment donné j'avais moins de nouvelles, je me demandais qu'est-ce qui se passait puis j'écris à Serge puis il me dit : « Écoute, ma fille est très malade, elle est tombée soudainement très malade, elle est elle-même en ce moment soignée à l'urgence, je te reviens. » Et il me revient un peu plus tard : « Bah, ma fille malheureusement est en soins intensifs. » Sa fille venait d'attraper une bactérie mangeuse de chair et ça a fait des ravages dans son corps et elle ne s'en est pas sortie. Et elle en est donc décédée. Et donc pour moi ça devenait absolument un honneur encore plus si tu veux, d'honorer la mémoire de cette jeune femme-là qui était décédée en laissant derrière elle deux jeunes enfants et son mari et sa famille et de représenter l'urgence de la fondation.

[Jean-Marie] Mais tu avais déjà dit « oui », tu avais déjà donné ton nom. Tu étais impliquée. Mais c'est récent, « Au secours de Béatrice », c'est quoi ? C'est 2019 ?

[Sophie] Non, non, non, c'est un petit peu avant ça parce que 2019, 2020 c'est la pandémie donc je te dirai en 2016, entre 2015 et 2018 à peu près, on la fait quatre ans, alors moi je suis bien nulle avec les années, Jean-Marie, ça se peut que quelqu'un te téléphone puis qu'il te dise : « Elle dit n'importe quoi, c'est 2013-2017. »

[Jean-Marie] Tu as des marques de projet, tu sais que tu as fait tel projet, mais dire que ça c'est en telle année précise.

[Sophie] Nan, c'est drôle, je fonctionne par rôle ou par projet dans ma tête ça s'incruste comme ça.

[Jean-Marie] Donc tu n'avais pas le choix de continuer à dire oui pour l'honneur.

[Sophie] Oui, à sa mémoire. À sa mémoire, ça m'a profondément bouleversé et puis on était plusieurs dont Michel Louvain qui est décédé il y a quelque temps. Donc je ne sais pas, on a peut-être tous été remplacé récemment, mais à date donc je pense qu'on est encore là puis Michel aussi. Puis je trouvais ça le fun aussi cette idée d'avoir plusieurs personnes pour représenter, si tu veux, différents univers du monde médical parce que dans un hôpital il y a tout, il y a l'urgence, mais il y a oncologie, la natalité, il y a plein de départements, la cardiologie.

[Jean-Marie] Les soins palliatifs, name it, donc plusieurs visages, plusieurs porte-paroles donc toi ton engagement est encore là, est encore présent dans ton cœur.

[Sophie] Il est encore là, je suis encore présente, c'est sûr que quand tu vas à l'hôpital, il y avait ma grosse photo qui ouvrait les portes de l'ascenseur. Mon gros nez se séparait en deux.

[Jean-Marie] Narine droite, narine gauche.

[Sophie] Puis là tu rentrais dans l'ascenseur, mais j'ai des gens qui m'ont écrit : « Je vais à des traitements soit de chimio ou d'autres traitements puis je vous vois puis ça me met de bonne humeur. » Ne serait-ce que pour ça, pourquoi pas. Pourquoi pas.

[Jean-Marie] Bah, en fait.

[Sophie] Tout ce qui peut alléger un tant soit peu la souffrance ou la détresse.

[Jean-Marie] Il y a la Sophie Lorain, mais il y a aussi les personnages que tu incarnes qui amènent aussi du réconfort aussi, qui fait vivre pleins d'émotions aussi.

[Sophie] Qui sont bien plus forts que Sophie Lorain elle-même. Parce que tu le sais nos personnages sont toujours magnifiés, ils sont toujours édulcorés, il y a toujours quelque chose de puissant à travers les personnages. Alors c'est sûr que si ça fait du bien, pourquoi pas. Si cette série-là en plus étonnamment ce qu'on n'avait pas vu à l'époque, on n'avait pas du tout saisi parce qu'« Au secours de Béatrice » d'abord et avant tout, c'est une histoire d'une femme qui se retrouve devant son psy une fois ou deux fois par semaine puis qui s'ouvre. Et on voit les rebondissements de cette thérapie-là sur son travail, sur sa vie de tous les jours, en fait son quotidien. Et puis elle revient la semaine d'après puis elle se re confit. Puis on voit l'évolution de sa psyché puis de cette thérapie-là à travers ses rendez-vous là. Mais ce qui est extraordinaire là dedans c'est de voir que oui, la thérapie était encore quelque chose, puis on ne parle pas d'années 80-90, ni 70, mais d'années dans le milieu des années 2010, est encore quelque chose de très très incompris, de beaucoup plus tabou qu'on ne le croyait. Et à quel point ça a ouvert les gens à dire : « Ah, je ne

savais pas que ça pouvait être aussi simple. Que ça pouvait se passer comme ça de façon aussi généreuse dans l'ouverture, dans l'écoute, dans l'échange, sans jugement. » Ça on ne l'avait pas deviné que les gens étaient si peu renseignés là-dessus.

[Jean-Marie] Non, on a encore des vieux clichés, le patient qui est couché sur le dos chez le psy.

[Sophie] Avec des électrochocs. Il y avait quelque chose des fois, comme quand je dis nos personnages magnifient quelque chose, bah c'est ça. Tu rentres dans des univers des fois puis c'est insoupçonné ce que ça peut apporter, c'est insoupçonnable ce que ça peut apporter à autrui.

[Jean-Marie] C'est tellement enrichissant entre autres, oui les rôles, mais le bénévolat qu'on fait aussi. André Robitaille, il m'avait déjà dit que ce n'est pas payant le bénévolat, mais c'est enrichissant. D'ailleurs j'aimerais ça que tu me parles, tu m'as parlé avec émotion du décès de cette femme, cette infirmière qui t'avait recruté comme porte-parole avec la complicité de son père, mais une fois que tu es là, une fois que tu es dans les médias et que tu vas en parler puis tu t'en vas sur le terrain, tu t'en vas à l'hôpital et que oui, il y a l'entité du personnage qui est là, mais il y a aussi la Sophie Lorain qui est là, qui a une vie avant, pendant et après, tu le vis comment toi ce rôle-là puis tu te sens comment ?

[Sophie] Moi c'est très contradictoire, Jean-Marie parce que je suis toujours un peu gênée, j'ai toujours l'impression que faudrait quasiment que je sois à la porte tous les jours pour accueillir les gens or ce n'est pas le cas.

[Jean-Marie] Pour justifier ton rôle ?

[Sophie] Oui, en fait c'est comme si : « Ne me prenez pas moi parce que je ne serai pas là. » Mais ce n'est pas vrai parce que j'ai fait des levées de fond, j'ai donné mon temps pour différentes causes, tout ça. Mais c'est juste qu'il y a quelque chose chez

moi, il y a toujours une forme de culpabilité judéo-chrétienne qui vient se loger quelque part, je ne sais pas d'où ça naît, je ne sais pas ce que ça veut dire, mais dans le fond je me dis que des fois je ne pourrais pas être là tous les jours, je ne pourrais pas rien changer puis si la fondation ne m'appelle pas, ça veut dire qu'ils n'ont pas besoin de moi. Mais je vais m'impliquer de plusieurs façons, c'est-à-dire que quand ils ont besoin de moi, je suis là. Si il y a une autre fondation qui m'appelle pour autre chose puis que je juge qu'il y a un réel besoin puis que je peux faire quelque chose, je vais y aller. Je suis déjà intervenue dans une fondation où on ne m'avait même pas appelé parce que je jugeais que je pouvais aider et apporter quelque chose parce que j'avais été témoin d'un enfant, bon je parlais de l'hôpital Sainte-Justine, j'avais été témoin de l'apport qu'un enfant avait pu bénéficier par rapport à l'hôpital puis des soins qu'il avait reçus en santé mentale et donc je me suis présentée à la fondation de l'hôpital avec le père de cet enfant-là qui est mon conjoint pour dire : « Hey, si vous avez besoin de moi, ça va me faire plaisir, mais ne sous-estimez pas ce département-là parce qu'aider le à bien fonctionner, donnez-lui des sous quand il en demande parce qu'ils font un super beau job. » Et pour moi c'est une façon de m'impliquer, mais en même temps je me disais : « Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'es pas bénéficiaire. Ce n'est pas ton enfant. C'est correct. » Mais on a toujours des façons d'intervenir.

[Jean-Marie] Mais là c'est venu te chercher viscéralement ?

[Sophie] C'était venu me chercher viscéralement parce que je l'avais vu de mes yeux, vu le bienfait de ce traitement-là sur ce petit garçon-là. Comme la fille de mon ami Serge, je n'ose pas dire des noms c'est pour ça que je ne m'aventure pas là par pudeur. Quand elle est décédée, je me suis dit : « Mon Dieu, elle a pris la peine de venir me chercher, je ne peux pas dire non, je ne peux pas abandonner. » C'est tout à fait ça. Je ne peux pas l'abandonner. Alors c'est probablement que ça vient de là, cette culpabilité-là c'est de la peur d'abandonner les gens si toutefois je ne suis pas assez disponible.

[Jean-Marie] Mais en même temps c'est parce que tu es consciente de ce que tu reçois en retour, c'est un beau rôle qu'on t'offre.

[Sophie] C'est toujours flatteur, il faut bien se le dire, mais un flatteur pas dans le sens de l'ego, dans le sens flatteur dans le sens de : « Ça veut dire que les gens je leur apporte finalement quelque chose, le travail qu'on fait n'est pas inutile. » Parce que j'ai toujours eu un petit côté un peu négatif par rapport à mon job, une perspective un peu négative par rapport à mon boulot parce que souvent je me dis : « Ouais, mais à quoi ça sert, qu'est-ce qu'on fait, pourquoi on fait ça, est-ce que c'est simplement pour nourrir une image, un ego, je ne sais pas un compte en banque quoique de nos jours, il ne faut pas le dire vite. » Pourquoi ? Puis ces petits moments-là, ces petites touches-là font en sorte que tu te dis qu'il y a quelqu'un qui a relevé quelque chose quelque part donc c'est venu les chercher donc ce n'est pas pour rien qu'ils sont là où qu'ils ont demandé à ce que tu les représentes.

[Jean-Marie] Mais c'est beau.

[Sophie] C'est quand même un honneur.

[Jean-Marie] C'est tout un honneur parce que c'est très enrichissant ce que tu as eu aussi sur le terrain par les rencontres que tu as faites puis je reviens avec le fils de ton chéri, tu l'as vu, tu as vu comment cet enfant-là et la famille ont bénéficié de ce service-là. Donc tu as carrément débarqué et est-ce que tu as offert ton rôle de porte-parole à eux ?

[Sophie] Je leur ai dit : « Si jamais vous cherchez un porte-parole pour ce segment-là en particulier de l'hôpital dans la fondation, ça me fera plaisir vous pouvez compter sur moi. » Puis ils ont dit qu'ils étaient corrects. Mais je ne sais plus lequel des deux était le plus gêné. Mais en même temps je sais qu'ils ont tous les porte-paroles qu'il faut, nous on venait de faire aussi une série sur la santé mentale qui s'appelait « Sortez-moi de moi » et qui parlait d'intervenants au sein même, bon, c'est une série dramatique vraiment, c'est romancé, mais il n'en reste pas moins que c'était des gens qui travaillaient en soins de santé mentale puis on se disait que la ligne est mince à un moment donné, la frontière entre être bien, être moins bien puis qu'est-ce qui arrive quand ces gens-là sont atteints puis comment ils font pour ne pas la franchir la frontière puis ne pas tomber de l'autre côté ? C'est quand même discutable, c'est un monde qui nous intéressait beaucoup beaucoup et puis de voir

des gens travailler dans ce milieu-là tous les jours, c'est quand même un milieu très difficile, tu en sais plus que moi là-dessus, mais c'est quand même un milieu qui redonne, qui donne beaucoup, qui apportent beaucoup, mais c'est un milieu très très difficile. Puis les réussites sont là, mais comment je te dirais, on dirait que c'est moins glamour que de survivre du cancer. Alors que pour moi c'est tout aussi glamour dans le sens où il faut le faire, ramener quelqu'un à la santé, au bien-être et en fin de compte à la famille parce que ce sont des problèmes de santé mentale, c'est vraiment ça. Et ce n'est pas parce que tu ne le vois pas le comme tu peux voir un cancer sur une imagerie, là tu ne peux pas. Il faut que tu t'expliques, faut que tu cherches, faut que tu travailles, faut que tu t'aides il faut que tu sois disponible.

[Jean-Marie] Une biopsie de l'âme ça ne se fait pas. On ne le fait pas encore.

[Sophie] Non.

[Jean-Marie] Mais c'est spécial que ça vienne de toi parce que tu as vécu donc tu proposes ton rôle de porte-parole, mais encore là, c'est avec une histoire vécue. On te demande d'être porte-parole basé sur un rôle et là c'est le rôle de ta vie aussi. C'est dans ta vie que ça se passe. Alors finalement tu peux devenir sans être porte-parole parce qu'ils sont bien équipés la fondation du CHU Sainte-Justine, mais tu peux être aussi une marraine pour un moment très très arrêté dans le temps, pour une cause très précise.

[Sophie] Ce que ça dit à ces gens-là je pense, que vous faites un beau job, tape dans le dos puis elle vient du public sûrement puis sûrement abondamment, mais elle vient à un moment donné aussi de l'extérieur, de quelqu'un qui a une image publique qui vous dit : « Tape dans le dos, bravo. » Quand je faisais « Omerta » il y a très longtemps, j'avais été aussi demandé pour être porte-parole de maisons qui étaient des refuges pour femmes puis pour des jeunes aussi, des très jeunes femmes dans la rue. Ça avait un sens aussi, ça venait me chercher puis ça faisait une boucle avec le rôle que je préfère.

[Jean-Marie] Puis pas seulement puis là tu vois la réalité je sais comme comédienne tu fais tes devoirs, tu te prépares, tu fais tes recherches, mais tu es dans la f*cking réalité. La pauvreté, l'itinérance, la toxicomanie chez les jeunes femmes, elles sont victimes souvent de violence.

[Sophie] Violences de leur père, la totale.

[Jean-Marie] Et là tu les vois sur le terrain donc même si ton rôle est terminé, toi ton rôle continue d'évoluer parce que tu es nourrie par ces gens-là.

[Sophie] Oui, tout à fait.

[Jean-Marie] Puis tu grandis.

[Sophie] Mais c'est là où je te disais tout à l'heure qu'il y a toujours une forme pour moi de culpabilité parce que j'ai toujours senti quand je jouais dans « Omerta » par exemple, je jouais une undercover avec des gros problèmes de consommation, une junkie puis qui a un moment donné passait par la prostitution pour pourvoir à sa consommation. Puis je me souviens qu'on tournait au coin de Saint-Laurent Sainte-Catherine à trois-quatre heures du matin, on déballait notre stock, on tournait là puis après ça on remballait puis on s'en allait à la maison puis moi j'allais dormir dans un bon lit chaud puis prendre un bain alors que pendant ce temps-là au même moment il y avait des filles qui terminaient leurs shifts de nuit puis c'était des vrais. Alors cette culpabilité-là m'a toujours habité, j'ai toujours vécu avec l'espèce de syndrome-là.

[Jean-Marie] Imposteur ? C'est plus un sentiment d'imposteur, non ?

[Sophie] Il y a de ça, mais il y a aussi parce que le sentiment d'imposteur je l'ai eu très jeune puis à un moment donné ça s'est réglé, aujourd'hui je pense que j'ai ma place dans le travail que je fais, que je le possède bien, que je le connais en fait, que

je ne sors pas d'une boîte de Cracker Jack. Mais aussi au-delà de l'imposture ce n'est pas si net que ça. Il y a quelque chose de l'ordre de : « Pourquoi j'ai cette possibilité-là, moi de pouvoir aller dormir dans un lit ? »

[Jean-Marie] D'où la culpabilité ou encore le sentiment d'injustice. Toi, tu as une bonne étoile, tu peux jouer la prostituée junkie, undercover tandis qu'il y en a qui le sont pour de vrai.

[Sophie] Elles n'ont pas cette opportunité.

[Jean-Marie] Et ce n'est pas un jeu.

[Sophie] Et exactement ce n'est pas ça. Alors j'ai toujours trouvé qu'il y avait une forme d'indécence dans ce qu'on faisait, c'est pour ça que je te dis que j'ai toujours eu un petit côté un peu négatif par rapport à mon métier que j'ai de la difficulté à trouver de la noblesse en fait.

[Jean-Marie] Je vais te donner deux possibilités, admettons que tu gagnes, ça t'es arrivé, tu les as collectionnés les métrostars, les prix Gémeaux, tu gagnes un prix Gémeaux pour ton rôle. Tu sens que c'est reconnu par ton environnement, mais tu verrais des filles de l'organisme Stella qui viendraient de te voir puis qui diraient : « Hey Sophie, tu es vraiment forte. Tu nous as bien représentés puis on s'est reconnu dans ta souffrance et on y a cru. » Tu te sens encore coupable ?

[Sophie] C'est sûr que moi l'approche de quelqu'un qui viendrait me voir comme les filles de l'organisme Stella, f*ck ton Gémeaux, je veux dire pour moi c'est une belle reconnaissance, mais la vraie reconnaissance, c'est ces filles-là. En même temps j'aurais quand même à l'intérieur de moi ce duel là qui fait que je charrierai ça toute ma vie. Je ne suis pas vraiment arrivée à m'en débarrasser, il y a toujours un petit côté qui n'est pas d'accord.

[Jean-Marie] OK, après tu m'ouvres une porte, c'est rare qu'on va parler du travail dans l'entrevue, mais est-ce que tu apprécies le succès, l'abondance, la richesse à tous les niveaux, non ?

[Sophie] Non.

[Jean-Marie] Tu ne l'apprécies pas ?

[Sophie] Non, pas du tout.

[Jean-Marie] Pourquoi ?

[Sophie] Pas du tout parce que pour moi, je me dis : « Mon Dieu, mon Dieu, non, non, non, pourquoi ? Pourquoi est-ce que j'ai accès à ça alors que quelqu'un d'autre n'y a pas accès ? » Ça me scie les jambes. Ah oui, ça me scie les jambes, oui. Je ne sais plus, il n'y a pas très longtemps, ça me fait penser à ça, je remets ça en contexte dans ma tête, mais j'essaie de penser il y a une occasion où je ne sais pas, je suis rentrée le soir. Ah oui j'étais malade, j'étais dans ma sinusite, le début de ma sinusite puis quand tu te sens fiévreux et puis courbaturé et que tu n'es pas bien et que tu veux juste aller te coucher et que tu ne veux plus rien savoir de personne. Puis là j'étais dans mon lit, je grelottais un peu puis bon probablement j'avais un peu de fièvre puis je me disais : « Mon Dieu, mon dieu, il y a des gens. » Je pense qu'il faisait moins 39 à un moment, je me disais : « Mais il y a des gens en Ukraine en ce moment qui crèvent de froid. » puis tu me diras il y en a partout dans le monde qui crèvent de faim, qui crèvent de froid. Probablement parce que c'est en Europe, parce que ce n'est pas très loin de nous parce que, parce que, parce que puis je traîne tout le temps ça va avec moi. Tout le temps, tout le temps.

[Jean-Marie] Bon, tu parlais d'aller en thérapie c'est quelque chose tu as déjà fait, tu as déjà regardé ça ?

[Sophie] Bah oui, je ne l'ai pas réglé, il faut croire.

[Jean-Marie] Mais c'est drôle cette incapacité à pleinement accueillir le succès et pas la gloire au sens terne, mais le bonheur que te procure l'abondance. C'est drôle que c'est comme si tu en mordais, mais pas à pleine dent, au total.

[Sophie] Non.

[Jean-Marie] Au grand complet.

[Sophie] C'est comme si je ne me donnais pas cette permission-là, comme si je n'avais pas le droit en fait. C'est comme si je n'avais pas le droit, on ne peut pas, non.

[Jean-Marie] OK, est-ce qu'à l'inverse tu embrasses complètement la vie ?

[Sophie] Bah non, on ne peut pas Jean-Marie. Tu es en train de me percer à jour.

[Jean-Marie] On te met à jour ma belle Sophie Lorain donc c'est comme si tu vivais la vie sur un frein un peu ?

[Sophie] Ah bah oui, mais oui, c'est sûr. Puis je me le dis que je devrais enlever le frein à main parce que je conduis la pédale au fond, mais j'ai le frein à main que je lève. Des fois je me dis qu'il faut que je lâche le bouton, il faut que je le laisse tomber.

[Jean-Marie] Ça vient d'où tu penses ? On creuse un peu.

[Sophie] En fait, j'aimerais ça savoir parce que peut-être que ça m'aiderait à alléger cette notion-là parce que j'admire beaucoup les gens qui arrivent eux à embrasser tout ça puis à embrasser dans le sens large du terme, accueillir ça, j'admire ça parce que la minute où je fais ça, où je ferai ça, j'ai l'impression, je ne sais pas, j'ai l'impression d'être malhonnête en fait, je ne sais pas pourquoi.

[Jean-Marie] En fait, je ne sais pas c'est spécial parce que tu es capable de voir que ça plonge peut-être loin dans tes racines là-dedans, mais connais-tu des gens autour de toi qui vivent une belle abondance puis qui semble mordre dedans puis l'apprécier ?

[Sophie] Toi là.

[Jean-Marie] Oui.

[Sophie] Tu sembles mordre dans la vie.

[Jean-Marie] Pas mal.

[Sophie] Puis bien apprécier les choses. Mon mari est comme ça aussi, c'est un gars qui embrasse la vie, qui mord dedans.

[Jean-Marie] Ce n'est pas parce qu'il ne vit pas un métier facile, je veux dire, il en vit du stress, il en vit de la pression lui avec.

[Sophie] Ouais, j'ai l'impression qu'il se trouve des soupapes, il se trouve dans sa tête il arrive à, tandis que moi je suis toujours un peu Oup là, je pense que ça vient aussi d'un manque de confiance en la vie. D'une certaine forme d'insécurité. Moi le concept de on va tout perdre les gens qu'on aime, on va tout perdre ce qu'on est, on va perdre notre santé, on va tout perdre, moi je trouve ça extrêmement confondant,

je trouve ça extrêmement dur. Depuis que je suis née et je trouve ça horrible comme constat puis je me dis : « Mon Dieu il va falloir qu'on vive toute notre vie en sachant ça, mais en ne sachant pas vraiment comment ça va arriver, mais en sachant que ça va arriver. C'est quoi ça ? »

[Jean-Marie] Es-tu capable d'aimer ? Aimes-tu ?

[Sophie] Je pense que oui.

[Jean-Marie] OK, parce qu'on dit souvent les gens qui ont peur de vivre à cause de la mort, ils ont peur peut-être de totalement s'engager puis pourtant tu es une intense. Tu embarques dans le projet, tu es full in.

[Sophie] Oui, oui, je suis all in, je suis très très fidèle. Je suis un bon chien moi, un très bon chien. Non, non, c'est vrai, sous des dehors assez agressifs.

[Jean-Marie] Ou très sévère envers elle-même.

[Sophie] Très sévère envers moi-même et donc je donne l'impression parfois d'être, je le sais on me le dit assez souvent, d'être froide et d'avoir l'air bête, mais je suis une bonne pâte, je suis un très bon chien, très fidèle.

[Jean-Marie] Tu es une belle sensible.

[Sophie] Moi je suis vraiment bien dressée en plus.

[Jean-Marie] Mais ta sensibilité tu vas probablement ou ta vulnérabilité plutôt, tu vas l'offrir avec tes choix. C'est toi qui choisis le monde à qui tu te rends vulnérable.

[Sophie] Je pense que oui. Oui, parce que pour moi ce n'est pas dangereux je dirais, mais déstabilisant en fait. Puis je peux facilement être pas blessée, mais déroutée. Alors je choisis mon monde. Mais Jean-Marie, tu vas me rejoindre je pense un peu là-dessus dans le sens où quand je te vois je sais que tu es un fils de, tu sais que je suis une fille de et il y a un lien, je ne sais pas si tu comprends ce que je veux te dire. Alors pour moi ce lien là même si on ne se croise pas, on ne partage pas un quotidien ensemble, tout ça, mais je sais qu'il y a une reconnaissance instantanée et dans cette reconnaissance-là pour moi, il y a une forme de confiance.

[Jean-Marie] Complètement puis on partage les mêmes bases, on s'entend, que c'est Denise Filiatrault, Jean Lapointe, c'est des monuments au Québec et c'est des gens qui ont fait la pluie et le beau temps et c'est des gens qui ont connu une immense carrière, grand succès, une grande carrière et ça vient aussi avec une pression qu'on se met les épaules toi et moi.

[Sophie] Tout à fait.

[Jean-Marie] Probablement bien plus que mon père m'en a mis lui-même sur mes propres épaules puis ta mère aussi.

[Sophie] Oui, oui on est bien capable.

[Jean-Marie] Le nombre de fois que ta mère m'a parlé de toi puis de Danièle, ta sœur, c'est toujours dans des beaux mots.

[Sophie] Tu vois, mais nous autres on ne le sait pas.

[Jean-Marie] C'est souvent ça.

[Sophie] C'est toujours pareil.

[Jean-Marie] Et puis le nombre de fois que j'entends des fois les gens me dire : « Ton père est tellement fier de toi quand tu as fait telle affaire. » Je leur dis : « Ah ouais, dis-lui qu'il m'envoie le texto. Je n'ai pas eu le message encore. » Je sais qu'il l'a fait, il l'a fait plus en vieillissant.

[Sophie] Oui, je pense que tu as raison.

[Jean-Marie] Quand sa vulnérabilité probablement a pris le dessus, sa maladie, sa fin de vie, tout ça, plus il disait : « Maudit, que je deviens mou en vieillissant. » Puis c'est vrai que cette mollesse là à laquelle il fait référence, c'est cette capacité à être complètement vulnérable puis de dire : « Moi je m'en fous là »

[Sophie] Oui.

[Jean-Marie] C'est le fun de voir ça aussi.

[Sophie] Ça, c'est une évolution de nos parents auxquels on ne s'attendait pas probablement puis à un moment donné de la voir éclore sous nos yeux, c'est assez touchant, comme moi ma mère maintenant elle nous demande de lui donner un bisou. « On s'en va, fais-moi un bisou. » Elle nous prend dans ces bras puis nous on n'est pas très à l'aise.

[Jean-Marie] Puis tu n'es pas habituée.

[Sophie] Non. OK. Cette démonstration soudainement d'une affection qui n'était pas absente, c'est juste qu'elle était trop prise dans un tourbillon, notre génération aussi. Tout ça, mis ensemble.

[Jean-Marie] Une chance que vous avez eu des petits enfants puis probablement que ça a beaucoup aidé la voix, la voix de l'amour puis qu'on se démontre ça, pour nos parents.

[Sophie] Tout à fait.

[Jean-Marie] Ça a changé la donne aussi.

[Sophie] Ça change la donne.

[Jean-Marie] On a parlé de ta mère, évidemment qu'elle est connue, ta sœur Danielle, mais ton copain et toi, les gens savent c'est qui, mais on ne l'a pas nommé.

[Sophie] Alexis Durand-Brault.

[Jean-Marie] Exactement, Alexis Durand-Brault, on ne peut pas dire que ce n'est pas quelqu'un qui n'a pas de succès. Il est hyper aimé, hyper réputé, il a de beaux succès, mais avant d'aller à la pause, c'est le fun de voir que tu le cites en exemple malgré le succès, tu sens qu'il est capable d'avoir une joie de vivre là-dedans et de l'apprécier contrairement à toi qui mets encore le pied sur le break là-dessus. Alors qu'est-ce qu'il t'enseigne ? Comment il te l'enseigne de te dire : « Sophie, enjoy ! » ?

[Sophie] En fait, c'est un couteau à deux tranchants parce que moi je le vois puis je le vois l'apprécier puis je trouve ça intéressant, ça me touche. Puis lui par contre il me voit qui est un peu sur mes gardes, la main sur le frein à main en train de lever ça puis là il se dit : « Elle ne doit pas être en train de faire ça pour rien non plus, elle. » Des fois je me dis qu'il ne faudrait pas que je le freine dans cette joie-là. Moi je suis un peu dans le faut faire attention. En fait c'est ça que je fais dans la vie, c'est que je fais attention. Parce qu'il faut toujours prévoir, prévenir, un psy m'avait dit à un moment donné : « Mon Dieu, mon Dieu, vous sortez comme ça tous les matins ? » je

lui ai dit : « Qu'est-ce que vous voulez dire ? » Il a répondu : « On dirait que vous êtes dans une forêt armée jusqu'aux dents puis vous attendez. Vous êtes en guerre au Vietnam puis vous attendez le soldat de l'autre côté qui va vous sauter dessus. » C'est un peu ça.

[Jean-Marie] Écoute, je ne sais pas si ça peut t'amener une réflexion, mais moi ce qui m'a aidé beaucoup à cette forme de sentiment de : « Oh mon dieu, il y en a tellement qui sont pire que moi. » Puis c'est quand j'avais de l'abondance, peu importe que ce soit du temps ou de l'argent. Et c'est Yvon Deschamps qui me l'a appris, c'est que je l'ai partagé. Partagez l'abondance, partagez cette richesse-là. Si c'est pour me soigner dans ma culpabilité, je vais en donner puis Judi Richards avait déjà dit ça, elle nous avait raconté l'anecdote parce que papa et Yvon étaient de grands amis. Puis à un moment donné Yvon, il a fait énormément d'argent, c'est un gars qui vient de Saint Henry quartier très très défavorisé à l'époque. Et elle avait dit à Yvon : « Yvon, si l'argent est pour te rendre malade, donne-le. Donne-le. » C'est ce qu'il a fait. Il en a donné.

[Sophie] Le centre qu'il a fait est absolument remarquable.

[Jean-Marie] Rue de la Visitation, bon évidemment à Montréal. Il a donné énormément au Défi Sportif AlterGo, il a donné énormément, des tonnes d'argent sans nécessairement recevoir des reçus d'impôts en retour. Donc tu vois lui, c'est ça. Celle de soigner.

[Sophie] Je pense que ça, tu as raison, tu as tout à fait raison. Moi je suis très dans le il faut donner au suivant. Parce que bon aujourd'hui de par ma position mon copain et moi, on est producteur d'une petite compagnie de production qui s'appelle Also puis évidemment on fait de la série, on en produit, on en réalise, mais quand les gens m'écrivent pour une audition ou quand ils demandent, bah moi je passe l'information, je l'envoie au casting puis je me dis que s'il il y a quelque chose, que si vous pensez que, si c'est bon. Ce n'est pas fin, c'est juste qu'à un moment donné il faut comme tu dis, faire passer la chose, puis se dire qu'il y en a assez pour moi, il y en aura peut-être pour d'autres puis moi j'ai écrit à des tonnes de gens quand j'étais jeune puis il y a beaucoup du monde qui ne m'ont pas répondu donc j'espère

aujourd'hui pouvoir en aider quelques-uns puis peut-être que ça ne sera pas le cas non plus ça, on ne sait jamais. Mais au moins je me dis que je dois faire l'effort de faire circuler ça. De faire l'effort de faire circuler ça parce que c'est seulement en circulant que de toute façon il y a quelque chose d'un petit peu égoïste comme tu dis parce que ça vient nous aider nous dans notre trop-plein de culpabilité, mais aussi dans le fait de : « Hey, en faisant ça, je vais peut-être mettre au monde ou faire découvrir quelqu'un d'extraordinaire qu'on ne connaît pas encore dans le métier. »

[Jean-Marie] Alors, c'était égoïsme là, le Dalaï-lama il dit que c'est de l'égoïsme intelligent.

[Sophie] Bon bah on va en prendre deux caisses de ça.

[Jean-Marie] Vous êtes à l'antenne de Canal M, vous écoutez l'émission Porte-parole, ici Jean-Marie Lapointe, j'ai le bonheur d'être avec Sophie Lorain, on vient de passer une belle première demi-heure, mais est-ce que tu sais ce qui t'attend pour la deuxième demi-heure ?

[Sophie] Pas du tout.

[Jean-Marie] Tu ne connais pas le concept, check bien ça. Dans ce petit chapeau, il y a plein de questions. C'est toutes des questions profondes, spirituelles, philosophiques.

[Sophie] Elles sont écrites par toi ?

[Jean-Marie] Oui, exactement je les ai toutes composées.

[Sophie] Ça va être compliqué.

[Jean-Marie] Ça va dépendre de tes réponses.

[Sophie] J'en prends un, j'imagine.

[Jean-Marie] Une à la fois. Pour commencer.

[Sophie] OK.

[Jean-Marie] Vas-y.

[Sophie] Si tu avais une baguette magique et qu'il t'était accordé un seul vœu, quel serait-il ? Mais vraiment n'importe quoi ?

[Jean-Marie] Aucune limite.

[Sophie] Je vais être très quétaine, je vais dire la paix dans le monde. Je vais faire ma Miss Univers 1976.

[Jean-Marie] Ton discours il est déjà prêt.

[Sophie] Bah écoute, il est déjà prêt, que tout le monde mange, en fait, que tout le monde mange.

[Jean-Marie] Ça, est-ce que ça te vient d'un manque ou parce que tu le vois le manque ?

[Sophie] Oh non, on le voit puis ce qui est absolument aberrant c'est que aujourd'hui on voit tout instantanément. Instantanément, alors on n'a plus l'excuse comme en 39-45 j'entendais souvent ça moi parce que mon père avait fait la guerre puis quand je regardais des documentaires, plus jeune, je me disais : « Mais comment ça se fait que personne ne faisait rien, comment ça se fait que personne ne faisait rien ? » J'avais une espèce de sentiment d'injustice incroyable par rapport au reste du monde qui n'avait pas bougé sur ce qui se passait en Europe puis après ça, mon père me disait qu'il y avait beaucoup de gens qui ne savaient pas, qu'il y avait beaucoup de gens qui savaient, mais qu'il y avait beaucoup de gens qui ne savaient pas et beaucoup d'Allemands ne savaient pas, peut-être eux en premier. Alors c'est ça aujourd'hui on n'a pas ça, on n'a plus cette excuse-là.

[Jean-Marie] C'est rare qu'on ne sache pas quelque chose.

[Sophie] C'est rare qu'on ne sache pas, à moins d'être en Russie avec la propagande puis tout ça, mais je veux dire, en général on sait, donc je me demande pourquoi ça ne change pas.

[Jean-Marie] Je vais dire comme toi avant la pause je vais en prendre deux caisses de ça moi aussi, de paix dans le monde. Vas-y, on poursuit.

[Sophie] On poursuit.

[Jean-Marie] C'est toi qui gères ma chère.

[Sophie] Je gère. Alors ta maison passe au feu avec toutes tes possessions, après avoir sauvé ta famille et tes animaux si tu en as, tu as le temps de récupérer une seule chose, c'est quoi ?

[Jean-Marie] Mathieu qui est derrière la console qui me dit qu'on ne l'avait jamais entendu c'était question là.

[Sophie] Ah non ?

[Jean-Marie] Non.

[Sophie] Attends une minute, je suis dans la maison, une seule chose que je peux sauver c'est quoi ? Une seule chose dans la maison. J'ai sauvé tout le monde ?

[Jean-Marie] Tout le monde, il n'y a plus d'être vivant. Il reste juste du matériel.

[Sophie] Je pense que je ne sauverais rien.

[Jean-Marie] OK.

[Sophie] Ca te dit à quel point je suis attachée au matériel.

[Jean-Marie] Donc il n'y a rien qui est significatif, un objet admettons de ton père, de membres de ta famille, un objet de collection, il n'y a rien qui te fait vibrer au point de je retourne dans la maison en toute sécurité.

[Sophie] En toute sécurité.

[Jean-Marie] Ouais.

[Sophie] En toute sécurité, ça c'est autre chose, j'irai probablement chercher une photo de mon fils, j'irai chercher quelque chose de mon fils, j'ai une paire de petits souliers de bébé de mon fils, je pense que je retournerai les chercher. Mais sinon,

de savoir que tout mon monde est correct, le matériel peut y passer. Je ne te dis pas que ça ne m'attristerait pas, mais non, non.

[Jean-Marie] Mais comme tu es prête à aller à la guerre comme tu disais quand tu sors de chez vous, c'est sûr que tu as de bonnes assurances.

[Sophie] Oui.

[Jean-Marie] Tu as vu le coup venir.

[Sophie] Bah j'essaye en tout cas. Tu sais que les compagnies d'assurances.

[Jean-Marie] Sors-les, les factures puis assure toi, mais souvent cet exercice-là beaucoup de jeunes disaient : « Ah ben moi c'est mon ordinateur ou c'est mon téléphone. » Sauf qu'aujourd'hui on a la chance d'avoir du nuagique.

[Sophie] Exactement donc tu n'as pas de raisons d'aller rechercher ton téléphone.

[Jean-Marie] Ton ordinateur il brûle ce n'est pas grave normalement tu as un backup sur ton iCloud quelque part. Mais j'aimais ça ta réponse, ton fils que je connais, Mathieu, les petits souliers de Mathieu, il avait quel âge à ce moment-là ?

[Sophie] Écoute, il ne devait même pas avoir un an parce qu'il est vraiment plus âgé maintenant.

[Jean-Marie] Il a 30 ans maintenant.

[Sophie] Oui, oui puis il porte des tailles 12. Ça serait différent. Que dirais-tu à la jeune version de toi-même de huit ans ? Ah ça c'est une bonne question.

[Jean-Marie] C'est cute ça.

[Sophie] Je dirais : « Ne cherche pas le frein à main dans la voiture. »

[Jean-Marie] Mais tu es cohérente.

[Sophie] Oui, oui.

[Jean-Marie] Ne cherche pas le frein à main dans la voiture. Et là, la petite fille elle dit : « Mais maman, on fait ça comment ? »

[Sophie] Laisse faire comment, commence par apprendre à conduire puis tu vas le savoir où il est. Si tu apprends à conduire tu vas savoir où est-ce qu'il est puis ne touche pas à ça.

[Jean-Marie] OK, je vais faire le psychanalyste.

[Sophie] À moins d'être dans une pente.

[Jean-Marie] Attends une minute, le psychanalyste en moi va te dire : « OK, ça, ça veut dire que tu n'as pas encore complètement appris à conduire. »

[Sophie] Probablement, probablement, tu es bien brillant Jean-Marie Lapointe, je vais en prendre deux caisses.

[Jean-Marie] C'est intéressant quand on fait la rétrospective de notre vie, où est-ce qu'on a roulé dans le champ ? Où est-ce qu'il nous manque de quoi là, à quel moment dans notre vie ça devient intéressant de voir : « OK, ça je pense que j'ai un trauma à 12 ans, je l'ai l'identifié. »

[Sophie] Toi, tu as vraiment été capable d'identifier des passages ? Parce que moi ce que je me demande c'est que moi je me disais qu'un trauma ce n'est pas un petit incident. Un trauma c'est vraiment quelque chose de flagrant. Alors est-ce que tu as eu des pierres de touche aussi forte que ça dans ta vie ou est-ce que des fois tu te dis que c'est cette petite affaire-là, que c'est ce petit truc-là que tu n'avais vraiment jamais saisi complètement.

[Jean-Marie] Oui, puis je suis capable d'en identifier quand même plusieurs dans ma vie, mais ce n'est jamais venu de moi. C'est venu dans une activité bénévole, un gars que j'accompagne en fin de vie qui m'a fait voir la vie différemment et que je n'ai plus eut peur de la mort. Un exemple, une autre affaire, une autre chose, des fois c'est une personne, un enfant, une personne handicapée, un gars dans la rue, même un ami qui va me sortir une anecdote et je me dis : « Tabarnak. » Je me suis souvenu d'une anecdote de mon primaire du bienfait que ça m'avait fait de partager la moitié de mon lunch à quelqu'un dans la classe qui n'avait rien à manger. Et la sensation, la petite chaleur là que j'ai ressenti dans mon cœur. Moi qui avais peur de me dire que si je donne la moitié de mon lunch, je vais avoir faim dans une demi-heure. Mais cette peur-là a disparu, a fondu comme neige au soleil quand j'ai vu la face du gars qui était content de manger mon lunch. Ça m'a fait une joie donc déjà là, j'ai connecté à une joie profonde que j'ai ressentie.

[Sophie] C'est quelque chose de tellement simple.

[Jean-Marie] Oui, donc n'attendons pas un coup de génie, un éclair pour comprendre quelque chose qui va nous guérir à la vie, à la mort. C'est des surprises.

[Sophie] Tu dis que c'est en accompagnant quelqu'un dans la mort que tu n'as plus eu peur de la mort ?

[Jean-Marie] Oh, oui. Oh mon Dieu, oui, vraiment. Laurent Pilon, je le nomme assez souvent, c'est une longue longue histoire, mais je l'ai raconté dans un YouTube dans les Ted Talks, on m'avait invité à faire un Ted Talks.

[Sophie] Bah je vais aller chercher ça.

[Jean-Marie] Tu iras, tu vas comprendre puis les gens qui nous écoutent, je ne veux pas le raconter au complet, c'est trop long puis c'est l'entrevue avec Sophie Lorain si elle veut entendre.

[Sophie] Vous irez écouter le Ted Talks.

[Jean-Marie] Le Ted Talks sur justement, c'est comme si j'avais guéri quelque part de la peur de la mort, ça, ça a été instantané. Instantané, vraiment.

[Sophie] Je vais aller chercher ça.

[Jean-Marie] Je pense que ça va te parler, même si ce n'est pas ça qui te fait peur, tu vas faire une transposition.

[Sophie] Ailleurs.

[Jean-Marie] Exact.

[Sophie] Quelle est ta plus grande peur ? Là on vient d'en parler. De la mort. Oui.

[Jean-Marie] En fait, tant de la mort ?

[Sophie] Bah qu'est-ce que tu veux, attends une minute. On parle de la souffrance ? On parle du cœur qui arrête de battre ? On parle de ce qui a après ou pas ? Toi tu penses qu'il y a quelque chose après ?

[Jean-Marie] Oui, ah moi j'y crois. En fait, j'y crois comme la foi. La foi c'est de croire à la lumière quand tu es dans la noirceur. Tu n'as pas une preuve de lumière, mais tu y crois, ça fait du sens en toi. Moi avec toutes les études que j'ai faites, les recherches, la philosophie bouddhiste, je crois qu'il y a quelque chose. Mais même si une personne croit qu'il y a un paradis, moi je l'encourage à croire ça parce que c'est parfait, ça fait du sens pour elle ou pour lui. Mais moi je suis persuadé que quand on finit notre vie puis notre corps s'arrête ce n'est pas comme si on ferme les lumières. C'est le début d'autre chose. Moi je le sens que ça fait du sens pour moi. Toi ?

[Sophie] Je ne le sais pas. Probablement que c'est pour ça que j'ai la main sur le frein à main tu comprends, entre autres. J'ai l'impression, j'ai bien l'impression parce que c'est bien tout ce qu'on a, que je contrôle les dérapages, alors que je ne contrôle rien du tout. Parce que la vie a scénarisé ça comme ça lui tente, elle s'en fout de toi, même quand le scénario est ultra prévisible, ben il ne se passera pas comme tu pensais qu'il allait se passer. Mais comme je te dis ça restera toujours pour moi un grand questionnement cette notion qu'il faut passer à travers la vie en sachant qu'on va tout perdre jusqu'à la vie elle-même, je trouve ça terrifiant, terrorisant et il n'y a pas une journée où je ne pense pas à ça.

[Jean-Marie] Donc si tu as peur de justement la mort ou peur qu'il n'y ait peut-être rien après c'est pour ça que tu ne veux pas que ça s'arrête. La logique pourrait nous dire comme la citation qui dit : « La mort ferme les yeux du mourant, mais ouvre du vivant. » On les ouvrirait encore plus grand pour encore plus mordre dans la vie, mais en même temps toi, tu as la main sur le frein à main.

[Sophie] Ouais, c'est complexe. Mais tu sais, je suis un être humain, donc une contradiction sur deux pattes.

[Jean-Marie] Déjà là tu es plein de contrastes et de paradoxes.

[Sophie] Qu'est-ce que tu veux faire ?

[Jean-Marie] Ouais, mais en même temps quand je lis des expériences de mort imminente, des gens qui en ont connus, je suis persuadé, bah oui, parce que si ça t'intrigue, tu as dû lire là-dessus. Puis ça te donne un peu de réponses ?

[Sophie] Elisabeth Kübler-Ross, le docteur Moody, tout ce monde-là, à un moment donné c'est sûr que tu fais : « Tabarouette. »

[Jean-Marie] Ce n'est pas des cons. Tu viens de nommer des sommités.

[Sophie] Bon, il y a un célèbre, je crois que c'est un urologue qui a écrit un livre de son passage entre la vie et la mort où il est resté plongé quand même assez longtemps, qui a d'ailleurs arrêté de pratiquer la médecine quand il est revenu à la santé et qui parle de cette expérience-là en disant qu'il y a quelque chose, ça, ça me fait du bien pendant x temps puis après ça je me dis : « J'oublie. »

[Jean-Marie] Les vieux patterns, ils reviennent, mais c'est rassurant quand ça vient de ces gens-là que tu considères crédibles. Il faut que tu parles à Vincent Graton, il est venu ici puis lui il a un moyen projet sur les morts imminentes.

[Sophie] Basé sur quelque chose ?

[Jean-Marie] Là, je ne te donnerais pas de détails.

[Sophie] Je vais l'acheter.

[Jean-Marie] Ouais, c'est ça.

[Sophie] Quelle a été la plus grande déception de ta vie ? Hé, boy. Je ne sais pas. Plus grande déception de ma vie c'est peut-être d'avoir été aussi apeurée. Oui, parce que je trouve que ça met des frontières. Oui et qui ne me reste plus beaucoup de temps pour franchir ces barrières-là.

[Jean-Marie] Je te souhaite plein de moments d'éveil comme j'ai eu la chance d'avoir.

[Sophie] C'est pour ça que je vais aller écouter ton Ted Talks.

[Jean-Marie] Ah ouais, bah tant mieux. Tu m'appelleras après, tu me diras ce que tu en as pensé.

[Sophie] Qu'est-ce que tu as de plus précieux en toi ? Probablement la fidélité. Je pense que je suis quelqu'un de profondément aussi généreux. Ça je le dis sans aucune arrière-pensée. Non, ça, je pense que c'est ce que j'ai de plus précieux. D'autres gens te diraient autre chose probablement de moi parce qu'ils me connaissent sous un autre jour.

[Jean-Marie] Tu le dis avec humilité et je l'entends quand tu dis : « Je suis une personne généreuse. », ça s'exprime comment ta générosité ?

[Sophie] Ça s'exprime de toutes sortes de façons, je pense que je suis généreuse avec les gens avec qui je travaille et j'adore travailler en équipe et j'aime. Je peux être difficile, dur, on fait des métiers qui sont quand même exigeants. On joue aussi

avec les deniers du public parce qu'on est financé à même les deniers du public donc je suis extrêmement respectueuse de ça, mais en même temps j'aime partager, j'aime apprendre quelque chose de quelqu'un, j'aime jouer avec un interprète, j'aime échanger avec un réalisateur, j'aime influencer un acteur, une intention, participer, échanger avec il ou elle parce que c'est là que ça se passe. Je pense que je suis généreuse aussi de ce que je suis de mon temps, oui, je pense que oui.

[Jean-Marie] Tu es entière.

[Sophie] Ah oui, totalement.

[Jean-Marie] Malgré tes freins, malgré tes peurs, tu es totalement entière.

[Sophie] Et c'est probablement pour ça aussi que j'ai peur parce que derrière cette ouverture-là quoi qu'elle ne semble pas être là du tout pour le commun des mortels qui ne me connaît pas beaucoup, mais elle est très là. C'est facile d'abuser de ça. Je l'ai vu tellement souvent chez d'autres que ça me fait peur.

[Jean-Marie] Ça me fait peur ça prend quoi toi pour dire à une personne que c'est ton ami ?

[Sophie] Et moi j'ai perdu ma meilleure amie il n'y a pas si longtemps de façon tragique et je me voyais vieillir avec elle puis c'était mon amie. Puis là je suis très déboussolée depuis la perte de cette femme-là parce que je réalise que je n'ai plus d'amis. J'ai quelques amis d'enfance qui me restent qui sont précieux pour moi, qu'on n'est pas toujours près l'un de l'autre parce qu'on fait des choses très différentes, mais on essaie de se voir occasionnellement dans l'année, mais j'ai besoin de confiance. J'ai besoin d'une confiance, de savoir que je peux m'abandonner.

[Jean-Marie] Et ta fidélité à laquelle tu faisais référence tantôt, quand tu aimes, tu aimes.

[Sophie] Ouais, donc moi j'ai toujours l'impression qu'il y a une solution quelque part, on peut aider, on peut faire.

[Jean-Marie] On ne cancel pas cette amitié-là.

[Sophie] On essaye en tout cas.

[Jean-Marie] Continue de piocher, il reste quelques minutes encore, on a du fun.

[Sophie] Si tu avais la possibilité de passer une journée de ta vie en compagnie d'une personne décédée, ce serait qui ? Ça serait ma meilleure amie que automatiquement Isabelle Péladeau, je ramènerai à la vie.

[Jean-Marie] C'était Isabelle dont tu parlais ?

[Sophie] Bah oui. Alors oui, je ramènerai Isabelle à la vie tout de suite, tout de suite.

[Jean-Marie] Les gens qui ne connaissent pas au complet la famille Péladeau parce que c'est quand même c'est complexe, c'est nos Kennedy à nous avec le grandiose comme le drame. Il y en a eu du drame dans cette famille-là, mais Isabelle Péladeau pour ceux qui ne la connaissent pas c'était un cœur sur deux pattes. C'était une femme extrêmement généreuse, on peut penser que c'est une famille qui a vécu dans les millions, mais elle avait une humilité Isabelle.

[Sophie] Oui, puis c'était quelqu'un, c'était une femme extrêmement intelligente, drôle comme un singe, avec un sens de l'humour redoutable, un rire à faire écrouler

une assemblée. Moi je l'adorais, je l'adorais. Et puis c'est drôle parce que tu sais les amitiés c'est comme le reste on prend souvent ça pour acquis dans la vie et on ne croit pas qu'on va perdre nos amis de façon subite où on ne le voit pas venir ça. Et quelque temps avant la mort d'Isabelle, je me souviens que je lui parlais, j'étais dans ma voiture au téléphone puis à la fin de la conversation je lui ai dit : « OK, bye, je t'aime. » Puis j'ai raccroché, j'ai fait : « Qu'est-ce que je viens de dire ? » Parce que écoute, ça fait des décennies que je la connaissais puis je n'ai jamais eu le besoin ou ressenti le besoin de dire que je l'aimais parce que pour moi ça allait de soi. Puis deux mois après elle est décédée et puis quelque temps avant son décès, je me souviens qu'elle disait, elle parlait à quelqu'un, elle parlait de moi, j'étais là. Elle a dit : « Je suis au téléphone avec Sophie. » On parlait, on parlait puis à un moment donné, elle raccroche puis elle dit : « Bye, oui je t'aime. » J'ai failli mourir au bout du téléphone. Je ne pensais pas, je n'ai jamais entendu ça dans ma vie, je me suis demandé pourquoi elle me disait ça puis elle m'a juste dit que ça lui avait fait plaisir. Puis là je me suis dit : « Mon Dieu, merci. » puis je ne sais ce qui m'est passé par l'esprit cette journée-là, ce moment-là, je me revois dans la voiture en train de dire ça puis je me suis que j'avais au moins réussi à lui communiquer verbalement. Verbalement.

[Jean-Marie] Ça, ça a dû te soigner après son décès ?

[Sophie] Oui, je me suis rattachée à ça, beaucoup, beaucoup.

[Jean-Marie] Même si tu n'as pas pu lui dire au revoir de vive voix, de façon convenable parce qu'elle est morte d'un accident d'auto en hiver. Mais au moins tu sais que tu lui as dit que tu l'aimais puis elle aussi. Vous vous aimiez.

[Sophie] Oui, tout à fait puis je pense que c'était incrusté en nous, ça faisait partie de nous puis si on n'avait jamais senti le besoin de le verbaliser c'est parce que ça allait de soi.

[Jean-Marie] Oui, mais n'empêche que vous vous l'êtes dit.

[Sophie] Le fait qu'on se le soit dit à la fin de sa vie je trouve ça assez incroyable.

[Jean-Marie] Beau cadeau ça.

[Sophie] Beau cadeau.

[Jean-Marie] Ça, ça t'enlève une culpabilité.

[Sophie] Ça l'aide comme dirait l'autre. Si tu avais la possibilité de passer une journée de ta vie en compagnie d'un personnage historique ce serait qui ? Moi j'aimerais bien Charlie Chaplin. Oui, oui, oui, oui. C'est bête, c'est assez récent, mais oui, j'aimerais ça. J'aimerais ça voir comment il s'est intéressé à cet univers qu'est le cinéma. Comment il l'a construit dans sa tête, comment il l'a vu arriver, comment il a vu toute cette chose. Je ne sais pas comment tout ça a atteint son imaginaire puis comment il l'a construit. Il venait d'une famille extrêmement pauvre, mais pauvre comme la gale puis il faisait des spectacles très jeune pour essayer d'aider sa famille puis après ça il a emménagé en Amérique et puis tout ça. Mais de voir comment petit à petit il a construit ce monde-là, cet univers imaginaire dans sa tête.

[Jean-Marie] Et imaginaire parce que ça prenait de l'imagination pour pouvoir concevoir ça là.

[Sophie] Oui, énormément d'imagination, d'intelligence puis de procédés, de processus qu'on utilise encore aujourd'hui somme toute.

[Jean-Marie] C'est fou.

[Sophie] Oui. Et cette langue qui a parlé à tout le monde de la terre entière.

[Jean-Marie] Bah, oui.

[Sophie] Ça remonte à quand la dernière fois que tu as pleuré devant quelqu'un quand tu étais seule ?

[Jean-Marie] Tu as comme deux questions. Ça remonte à quand la dernière fois que tu as pleuré, puis aussi est-ce que tu as déjà pleuré récemment quand tu étais seule. As-tu pleuré devant quelqu'un ?

[Sophie] Oui.

[Jean-Marie] C'était quand ?

[Sophie] J'ai dû pleurer devant quelqu'un, récemment, je ne m'en rappelle pas. Moi ça m'arrive par exemple de pleurer de rage. Ce n'est pas nécessairement parce que je suis triste parce que je suis en tabarnak. Puis à un moment donné, ça veut sortir.

[Jean-Marie] Tu as un exemple ?

[Sophie] Je suis entrain, admettons, d'essayer de travailler sur quelque chose puis ça ne marche pas comme je veux, puis à un moment donné ça monte, ce n'est pas une bêtise, ce n'est pas un caprice. Ça vient difficilement.

[Jean-Marie] Ce n'est pas un bébé gâté qui n'a pas ce qu'il veut.

[Sophie] Non, non, je me dis : « Comment ça se fait que le monde ne voie pas ce que je vois en ce moment ? Comment ça se fait qu'ils ne comprennent pas là où on veut aller puis ce qu'on veut faire. » Notre métier c'est un métier de quêteux. Ma mère disait ça, je trouvais qu'elle avait tellement raison. On est toujours en train de

quémander, ça fait partie de l'ADN de ce métier-là, tu es en train de demander une audition ou une production, tu es toujours en train de travailler quelque chose. Puis à un moment donné de te faire dire : « Non non non non. » ça devient tellement lourd, ça devient lourd puis je me dis : « Oui, mais on a quelque chose là. » puis là j'ai la gorge nouée.

[Jean-Marie] Je comprends le feeling puis il y a une frustration.

[Sophie] Cumulative en fait qui fait qu'à un moment donné tu deviens hypersensible parce que tu te dis que tu veux tellement bien faire.

[Jean-Marie] Il y a un peu d'injustices, il y a un sentiment d'injustice qui peut venir avec ça.

[Sophie] Oui, des fois oui tout à fait, c'est sûr qu'il y a un sentiment d'injustice qui peut venir avec ça, justifié je ne sais pas parce que bon l'univers quelque part a d'autres chats à fouetter que nous autres.

[Jean-Marie] Nan, mais encore il y a aussi le fait que : « Hey, vous ne comprenez pas l'importance de. »

[Sophie] Exactement, mais ça, c'est juste nous autres qui voyons ça.

[Jean-Marie] C'est ton agenda à toi.

[Sophie] Exactement.

[Jean-Marie] Écoute, mon Mathieu il me fait des signes au bord de la fenêtre.

[Sophie] Mathieu, j'ai terminé.

[Jean-Marie] Oui. Dis-moi tu vas me compléter la phrase : « Sophie Lorain c'est... »
Tu dirais quoi ?

[Sophie] Oh, Jean-Marie, Sophie Lorain c'est ? Tu crois que je le sais ? Je ne le sais pas.

[Jean-Marie] Donc, tu es encore à la quête de qui tu es.

[Sophie] Oui, c'est pour ça que ça m'inquiète parce que comme je te dis qu'il en reste moins en avant qu'en arrière, il faudrait que je trouve, ça presse.

[Jean-Marie] Je te souhaite de te trouver, mais dans un processus bienveillant et rigolo.

[Sophie] Ça, c'est le fun, merci.

[Jean-Marie] C'est rigolo, il faut avoir du fun à cette recherche de qui on est.

[Sophie] Merci Jean-Marie j'en ai besoin.

[Jean-Marie] Puis merci.

[Sophie] Merci à toi.

[Jean-Marie] Oh, yeah ! Beau cadeau.

[Sophie] Tu es un amour.

[Jean-Marie] Merci, toi aussi, merci bien gros. Merci Sophie Lorain. Alors, je vais dire en terminant, l'idée originale de cette série ça vient de mon agente et amie Marie-Philippe Lemarbre, la musique que vous écoutez c'est mon petit côté DJ, c'est mes compositions. Le directeur radio c'est Philippe Lapointe merci, merci à Jean-Sébastien Laliberté qui est le chef diffusion à Canal M, Mathieu Tessier à la mise en ondes, mais c'est aussi celui qui nous permet de vous voir, de nous voir et de nous entendre parce qu'on va avoir une chaîne YouTube pour nos émissions. Merci à la responsable des réseaux sociaux, Gerlie Ormelet. Ici, Jean-Marie Lapointe, merci d'avoir été avec nous à cette émission de Porte-parole puis je vous dis à très bientôt.